



3

## INTRODUCTION

### Les intellectuels organiques de la Palestine

par Ramzy Baroud

« *SELON mes convictions,* » écrivait l'intellectuel italien Antonio Gramsci, « *je suis prêt à perdre ma vie, pas seulement à rester en prison. C'est pourquoi je suis calme et en paix avec moi-même* »<sup>1</sup>. Gramsci a passé 11 ans en prison dans la période de la domination fasciste sur l'Italie, un régime brutal qui a écrasé toute forme de dissidence politique entre 1922 et 1943. Il est mort à peine six jours après sa libération.

La vie révolutionnaire de Gramsci et sa mort prématurée à l'âge de 46 ans sont le reflet de sa propre définition de l'"intellectuel organique", quelqu'un qui n'est pas un simple "stimulateur de sentiments et de passions" mais un "participant actif à la vie pratique, en tant que créateur et organisateur – quelqu'un qui sait persuader, et non un simple orateur"<sup>2</sup>.

Cette définition permet à tous les hommes et à toutes les femmes d'être des intellectuels, selon la pensée de Gramsci, même s'ils ne possèdent pas cette fonction dans la société, tout simplement parce qu'« *il n'y a pas d'activité humaine dont on puisse exclure toute forme de participation intellectuelle* », en particulier les activités guidées par « *une ligne consciente de conduite morale* »<sup>3</sup>.

Chacune des personnes dont l'histoire est rapportée dans ce livre, peut prétendre à une véritable intelligence organique. Elles se sont toutes battues pour une idée, une opinion, étaient

– et sont – prêtes à perdre leur vie pour défendre ces idées. Dans le cas de Faris Baroud – *Je te vois dans mon cœur*<sup>4</sup> – et de nombreux autres prisonniers palestiniens, c'est le pas qu'ils ont franchi.

Ce sont les parcours de véritables intellectuels palestiniens, de femmes et d'hommes, de mères et de pères, d'enfants et d'adolescents, d'enseignants, de combattants et de défenseurs des droits de l'homme, unis par une même motivation qui transcende les régions, les religions et les idéologies : la résistance, c'est-à-dire l'adoption d'une ferme position morale contre l'injustice sous toutes ses formes. Il serait injuste de classer les prisonniers palestiniens dans les catégories commodes de victimes ou de terroristes, car ces deux catégories font d'une nation entière une victime ou une adepte de la violence, une représentation qui ne reflète pas la véritable nature de la lutte palestinienne menée depuis des décennies contre le colonialisme, l'occupation militaire et l'apartheid israélien bien ancré.

Selon les Nations Unies<sup>5</sup> et des sources palestiniennes, entre 750 000 et 800 000 Palestiniens ont été emprisonnés depuis l'occupation israélienne de Jérusalem-Est, de la Cisjordanie et de la bande de Gaza en juin 1967. Parmi eux on compte 23 000 femmes et 25 000 enfants. Actuellement, il y a plus de 5 000 prisonniers politiques palestiniens en Israël, un nombre qui ne cesse d'augmenter, non seulement parce qu'Israël maintient son occupation militaire, mais aussi parce que les Palestiniens usent de leur droit à y résister. Sans surprise, Israël qualifie toute forme de résistance palestinienne de "terrorisme", une qualification totalement biaisée de ce qu'est la dissidence politique, et qui vise en dernier ressort à déshumaniser, justifiant ainsi l'asservissement d'une nation toute entière. Mais les Palestiniens ne sont pas non plus des victimes passives.

« *En fin de compte, nous avons fait plus que passer du désespoir à l'espoir* », a écrit Khalida Jarrar, dirigeante palestinienne et prisonnière, dans son récit intitulé *Le Bataillon du défi* :

« *Nous avons aussi évolué dans notre discours, dans la manière dont nous nous percevons nous-mêmes, ainsi que la prison et les gardiens de prison. Nous avons vaincu tout sentiment d'infériorité et fait des murs de la prison une opportunité. Lorsque j'ai vu les sourires radieux sur les visages de mes élèves qui avaient terminé leurs études secondaires en prison, j'ai eu le sentiment que ma mission avait été remplie.* »<sup>6</sup>

Jarrar, qui a également rédigé l'avant-propos de ce livre, est une véritable intellectuelle organique telle que défini par Gramsci, dans sa manifestation la plus parfaite. Elle a été plus qu'une "stimulatrice de sentiments et de passions" ; elle a défié sans relâche ses bourreaux, et aussi éduqué en prison une génération de femmes qui n'avaient pas eu la chance d'étudier. Elle n'a jamais dévié de son discours déterminé et révolutionnaire. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été emprisonnée à plusieurs reprises par Israël. Chaque fois, elle en est ressortie plus forte, plus combative et plus ferme dans ses convictions.

Dima al-Wawi est une Khalida Jarrar en puissance. À l'âge de 12 ans, elle a été arrêtée, jugée et emprisonnée pour, prétendument, avoir tenté de poignarder un colon israélien armé près de la colonie de Karmeï Tzur, construite illégalement sur des terres palestiniennes appartenant à sa ville de Halhul, au nord d'Al-Khalil (Hébron). « *Après ma libération, le 26 avril 2016, je suis retournée à l'École des Martyrs de Halhul* », a-t-elle écrit :

« *C'était extraordinaire d'être de retour, et j'ai hâte de terminer mes études et de devenir journaliste, pour porter au monde entier le message des prisonniers et de leurs souffrances. Je veux faire savoir au monde comment les enfants de Palestine sont maltraités chaque jour par l'occupation.* »<sup>7</sup>.

En prison, de nombreuses prisonnières palestiniennes ont pris sous leur aile la jeune Dima, jouant le rôle de mère et de sœur aînée, ce qui constitue en soi un acte de solidarité qui définit la société palestinienne. Israa Ja'abis est l'une de ces prisonnières qui a assumé le rôle de la famille; son histoire en prison est transmise par l'intermédiaire de sa sœur Mona.<sup>8</sup>

« *La cruauté de l'occupant a marqué son visage et son corps, l'a amputée de ses doigts, et tente à tout moment de la briser moralement* », écrit Mona. Le fait qu'Israa ait pris Dima sous son aile pendant sa courte visite à la prison d'Ofer prouve que l'esprit de la jeune mère n'a jamais été brisé, bien que de graves brûlures couvrent la majeure partie de son corps.

Que Khalida, Dima, Israa, Ali, Dareen, Faris et tous les autres se soient rencontrés en prison, au tribunal ou ailleurs, importe peu. Leurs vies sont profondément liées et leur lutte est la même. Leurs parcours sont des variantes du même récit, celui de résistants engagés, d'intellectuels organiques qui servent une cause qui transcende leur propre liberté : la liberté de leur peuple. Et parce que la résistance palestinienne est une expérience collective, la rédaction de ce livre a aussi été une initiative collective, afin de nous réapproprier le récit de notre peuple, de le libérer des limites du discours politique, médiatique, académique et le porter au cœur de la résistance.

*Ces chaînes seront brisées* est une collection de parcours de résistants palestiniens, rapportés par eux-mêmes ou par des proches de leur famille, dans un cadre intime libéré de la représentation habituelle et partisane de la Palestine et de son peuple. Ici, les prisonniers ne se défendent pas comme devant un tribunal militaire israélien, ni n'essaieront de répondre aux discours dominants sur leur "culpabilité" présumée. La question de la résistance violente ou non-violente ne sera pas non plus abordée. Un tel "débat" peut satisfaire les préoccupations détachées des réalités d'un public occidental dans

des cercles éloignés, mais aucun de ces prisonniers – qu'il soit accusé d'avoir tué des soldats israéliens ou d'avoir écrit un poème – n'a cherché à mettre dans une catégorie quelconque sa "*muqawama*" – sa résistance.

Les récits réunis dans ce livre ont été écrits directement ou transmis en personne – par le biais d'entretiens ou d'enregistrements audio – par ceux qui les ont vécus. Les questions liées à la recherche initiale auxquelles les détenus ou leurs familles ont été invités à répondre avaient pour but de faire comprendre l'expérience carcérale et son impact sur l'individu, la famille et la communauté. Le résultat final présenté ici est le reflet de l'expérience individuelle unique de chaque prisonnier, tout en soulignant un thème récurrent – ou fil conducteur – qui est l'histoire collective de la résistance palestinienne.

En conduisant des entretiens liés à ce livre avec plusieurs anciens prisonniers palestiniens à Istanbul, en Turquie, en avril 2019, j'ai été étonné par la clarté de leur discours. Sur les trois prisonniers que nous avons interrogés, l'un était associé au mouvement politique du Fatah, un autre au mouvement du Hamas et un troisième au Jihad islamique. Malgré les divisions idéologiques apparemment importantes entre les trois organisations, j'ai été frappé par le degré d'unité et de cohésion de leurs récits individuels lorsqu'il s'agissait du sujet de la résistance, que ce soit en prison ou à l'extérieur. Comme le démontre le livre, la "*muqawama*" est le dénominateur commun à tous les prisonniers... En fait à tous les Palestiniens.

Cette vérité explique, en partie, pourquoi nous avons choisi cette forme narrative pour raconter l'histoire des prisonniers palestiniens et, par extension, l'histoire de la résistance palestinienne dans son ensemble. Comme dans tous mes livres antérieurs, je suis guidé par cet impératif de déplacer la centralité du récit sur la Palestine d'une perspective israélienne vers

une perspective palestinienne, partant d'un point de vue qui ignore l'angle dominant et élitiste, et qui se concentre, au contraire, sur celui des Palestiniens ordinaires, défavorisés et issus du monde du travail.

Il ne fait aucun doute que ce travail n'est pas uniquement le mien. Moi-même et ceux qui se sont consacrés à l'élaboration de ce livre ne sommes que des transmetteurs d'idées, de notions et de l'intelligence des vrais intellectuels organiques de la Palestine, même si on ne leur accorde pas ce rôle dans la société. Mais ces parcours sont aussi les nôtres, car tous les contributeurs palestiniens à ce recueil ont également connu l'emprisonnement israélien sous diverses formes. J'ai vécu dans un camp de réfugiés de Gaza pendant une grande partie de ma vie et j'ai été soumis, comme des milliers de mes compatriotes réfugiés, à des couvre-feux militaires prolongés, qui ont parfois duré des mois. C'est cette "position" qui m'autorise, avec d'autres chercheurs palestiniens, à aborder ces écrits d'une manière totalement différente. Il ne s'agit pas d'une enquête journalistique ou universitaire, mais avant tout du récit de notre propre histoire collective.

En effet, la "prison" dont il est question dans ce livre est une métaphore de l'expérience carcérale collective des Palestiniens. Tous les Palestiniens sont des prisonniers, qu'ils soient détenus dans la bande de Gaza sous blocus ou piégés derrière les murs, les clôtures et les barrages militaires en Cisjordanie. Tous font l'expérience d'une certaine forme d'emprisonnement, chaque jour de leur vie. Quant à ceux qui sont pris dans la toile d'un exil apparemment sans fin, dans l'impossibilité de retrouver leur famille ou de visiter leur foyer palestinien, ils endurent également, d'une façon ou d'une autre, une vie carcérale.

On pourrait prétendre que les Israéliens sont eux aussi prisonniers, mais d'un genre différent. « *Un homme qui prive un*

*autre homme de sa liberté est prisonnier de la haine, il est enfermé derrière les barreaux des préjugés et de l'étroitesse d'esprit* », a écrit Nelson Mandela, héros emblématique de la lutte contre l'apartheid et prisonnier condamné à une très longue peine. « *L'opprimé et l'opresseur sont tous deux amputés de leur humanité.* »<sup>9</sup>

Je suis persuadé que ce livre devait être écrit, car seule "l'histoire populaire" ou "l'histoire depuis la base"<sup>10</sup> est capable de mettre en lumière et de transmettre la réalité, de la manière la plus égalitaire et la plus représentative qui soit. Plus précisément, l'histoire populaire remet frontalement en cause deux récits dominants sur la Palestine : la rationalisation de la réalité politique palestinienne (qui considère l'histoire comme le résultat du travail d'un individu ou d'une faction ou groupe), et l'approche réductionniste, oscillant entre le point de vue extrémiste, qui nie l'existence même des Palestiniens, et celui qui présente leur lutte et leurs aspirations nationales comme un "problème" auquel il faut remédier rapidement, et de façon arbitraire.

Antonio Gramsci aurait pu être un prisonnier palestinien, tout comme Faris Baroud aurait pu être un résistant italien luttant contre le fascisme. Le premier a écrit à sa mère depuis la prison ; le second n'a jamais reçu les lettres que sa mère lui adressait.

« *Chère maman* », écrit Gramsci :

*J'aimerais te serrer fort dans mes bras pour te montrer à quel point je t'aime et pour alléger un peu la douleur que je t'ai causée, mais je ne puis faire autrement. C'est la vie, c'est très dur, et parfois les enfants doivent faire beaucoup de mal à leur propre mère, pour sauver leur honneur et leur dignité en tant qu'être humain.* »<sup>11</sup>

« *Oh, combien j'ai pleuré pour toi, Faris* », écrit Ria Baroud :  
« *Mes yeux peinent à faire la différence entre le jour et la nuit*

*mais grâce à Dieu, grâce à Dieu, je me satisfais de mon sort car c'est ce qu'Allah a décidé pour moi. C'est de toi dont je me préoccupe. Alors, je prie tous les instants, et tous les jours. Je supplie Dieu pour que tu reviennes et que je puisse choisir ta fiancée pour toi. Nous organiserons une grande fête et tous les voisins et amis, tous les Baroud et tous les prisonniers libérés et leurs familles célébreront avec nous.»<sup>12</sup>*

Antonio Gramsci est décédé le 27 avril 1937 d'une hémorragie cérébrale, six jours seulement après sa libération.

Faris Baroud est décédé le 6 février 2019, des suites d'une maladie des reins, dans la prison de Nafha, dans le désert du Néguev (*Naqab*).

Ils étaient tous deux des intellectuels organiques de premier ordre.

### Ramzy Baroud

**RAMZY BAROUD** (né à Gaza en 1972) est journaliste et écrivain américano-palestinien. Consultant en médias, auteur et chroniqueur international, il est rédacteur en chef du *Palestine Chronicle* depuis 1999, ancien rédacteur en chef du *Middle East Eye* basé à Londres, ancien rédacteur en chef du *Brunei Times* et ancien rédacteur en chef adjoint d'*Al Jazeera Online*.

Titulaire d'un doctorat en études palestiniennes de l'université d'Exeter (2015), il a été chercheur non résident au Centre Orfalea pour les études mondiales et internationales de l'université de Californie à Santa Barbara (2016-2017). Il est actuellement chercheur senior non-résident au Centre pour l'Islam et les Affaires mondiales (CIGA) de l'université Zaim d'Istanbul (IZU). Il a enseigné la communication de masse à l'université technologique de Curtin, campus de Malaisie et également dirigé le département Recherche et Études d'*Aljazeera.net English*.

Son père était originaire du village de Bayt Daras, au sud de Jaffa. En 1948, alors que son père avait 9 ans, la famille Baroud a été chassée et s'est retrouvée réfugiée dans la bande de Gaza. RAMZY BAROUD a vécu toute sa jeunesse en tant que descendant de réfugiés dans le camp surpeuplé de Nuseirat, traversant la période de la Première Intifada, puis allant étudier en Cis-jordanie, avant d'aller vivre aux États-Unis. Depuis cette date, il lui est interdit par les autorités d'occupation de se rendre dans tout lieu de la Palestine mandataire (ou Palestine historique).

Auteur de plusieurs livres sur le conflit israélo-palestinien, il a contribué à de nombreux autres ouvrages. Son dernier opus, coédité avec Ilan Pappé, s'intitule *Our Vision for Liberation: Engaged Palestinian Leaders and Intellectuals Speak Out* (Notre vision de la libération : des leaders et intellectuels palestiniens engagés s'expriment). Ses livres sont traduits en plusieurs langues, notamment en français, italien, turc, arabe, coréen et malayalam.

Les travaux de Ramzy Baroud ont été publiés dans des centaines de journaux et de revues à travers le monde.

1. Antonio Gramsci, *Lettere dal carcere* (Torino, Einaudi, 1971).

2. Antonio Gramsci, *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura*, édité par F. Platone (Torino, Nuovo Universale Einaudi).

3. Antonio Gramsci, *ibid.*

4. "United Nations Special Rapporteur on the Situation of Human Rights in the Palestinian Territories Occupied since 1967 Raises Alarm over Palestinian Prisoners in Hunger Strike", United Nations, accédé 29 juillet 2019, <<https://unispal.un.org/UNISPAL.NSF/0/EF6E79DCD-608D68385257A3E006838A9>>.

5. "Over 800,000 Palestinians Imprisoned by Israel since 1967, Says Erekat", *Haaretz*, 17 avril 2014, <<https://www.haaretz.com/.premium-800-000-palestinians-jailed-since-67-1.5245393>>.

6. Voir le chapitre *Le Bataillon du défi*, page 120.

7. Voir le chapitre *La fille qui n'avait rien fait*, page 84.

8. Voir le chapitre *Aucune souffrance n'égale la mienne*, page 184.

9. Nelson Mandela, *A Long Walk to Freedom* (Boston, Little Brown & Co., 1994).

10. L'histoire vue du bas est une tendance majeure de l'historiographie du xx<sup>e</sup> siècle qui marque une réaction contre les histoires traditionnelles presque exclusivement axées sur les élites sociopolitiques et religieuses. L'histoire de la base, l'histoire vue d'en bas, l'histoire des gens du peuple, l'histoire du peuple et l'histoire de la vie quotidienne, sont quelques-uns des termes utilisés alternativement pour désigner ce courant. "What Is History from Below?" Scribd, consulté le 28 juillet 2019, <<https://www.scribd.com/document/215659476/What-is-History-From-Below>>.

11. Antonio Gramsci, *supra*.

12. Voir le chapitre *Je te vois dans mon cœur*, page 192.